DE RICŒUR À BORGES : SUR LE CONCEPT D'« IDENTITÉ NARRATIVE » EN TRADUCTION

Marc CHARRON[1]

Abstract
In the past quarter century, Literary Translation Studies has shown great interest in looking into the concept of the *identity* or, as it has been more often the case, of the *multiples identities* of the author, of fictional characters, of the translator, etc. Among all these possible *identities*, there is one, *narrative identity*, as articulated by French philosopher Paul Ricœur, to which Literary Translation Studies should in my opinion pay more attention. This article attempts to make such an argument, in good part by turning to Jean-Michel Adam, who devotes the last chapter of his *La linguistique textuelle: introduction à l'analyse textuelle des discours* (2005/2011) to the French translation by Roger Caillois, « Le Captif », of a very short 1957 text by Jorge Luis Borges.

Keywords: narrative identity, Literary Translation Studies, Paul Ricœur, Jorge Luis Borges, Jean-Michel Adam

Introduction

Depuis un peu plus de dix ans, les références à la pensée du philosophe français Paul Ricœur en matière de traduction se sont multipliées, mais elles ont surtout, voire presque exclusivement, été limitées à son ouvrage *Sur la traduction* (Bayard, 2004). Si l'on s'en tient aux propos d'Alexis Nouss dans sa recension critique du court ouvrage de Ricœur publiée la même année dans la revue montréalaise *Spirale*[2], la raison en serait fort simple : « À ce jour, Paul Ricœur n'avait publié aucun ouvrage traitant directement du sujet bien qu'il l'eût ponctuellement abordé. » Et pourtant, bien avant 2004, Ricœur avait écrit sur des sujets connexes, de grand intérêt pour la traductologie.

Peut-être parce que son statut disciplinaire demeure à ce jour fragile, il semblerait que la traductologie a de tout temps été fascinée par la pensée philosophique ou celle de toute discipline bien établie sur le sujet de la traduction. Mais il appert que la traductologie en ressort déçue à coup sûr. Nouss de poursuivre :

> Non que ces pages ne recèlent pas de profondes réflexions sur l'acte traductif, mais elles se présentent davantage comme une interrogation sur la manière philosophique d'aborder ce que l'auteur lui-même qualifie

[1] École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa, Canada, marc.charron@ottawa.ca.
[2] Alexis Nouss, « Le problème de la traduction », *Spirale*, n° 197, 2004, p. 12.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

de « problème de la traduction » ou de « paradigme », insistant alors sur sa dimension éthique.[3]

Bien au-delà de ces « réflexions sur l'acte traductif », c'est la question de l'« éthique de la traduction » qui occupe, comme le précise Nouss, une place centrale dans cet ouvrage de Ricœur. À un point tel, il est permis de penser, que c'est moins la pensée du philosophe sur le sujet de la traduction que la nature proprement philosophique de cette pensée sur ce même sujet qui séduit avant tout la traductologie :

> Plus que les thèses de Ricœur sur la traduction, ce modeste volume livre une application de sa philosophie à la traduction, ce qui n'en diminue pas la valeur puisque, outre sa qualité spéculative, il contribue à donner à la traduction sa pleine légitimité en tant qu'objet de pensée.[4]

On le voit bien : la traductologie, encore aujourd'hui, se montre très réceptrice à toute pensée qui légitime son objet d'étude. Cela dit, il faut comprendre que l'« éthique du traduire » chez Ricœur est avant tout ce que j'appellerais une *disposition*, un état d'esprit où la traduction est d'abord considérée dans sa dimension d' « hospitalité langagière », rendue possible, comme dit Nouss, par l'atteinte souhaitée d'une « équivalence sans identité ». On s'en doutera, Nouss conteste plutôt sévèrement cette vision de la traduction :

> Plus qu'une motivation éthique, se reconnaît une pensée religieuse, analogie que Ricœur admet explicitement lorsqu'il traite de l'hospitalité, conçue, à l'opposé d'un Derrida, sous les espèces d'une œcuménicité. La traductologie contemporaine contre ce risque idéologique en posant la traduction comme un champ éminemment politique, révélateur d'affrontements, de manipulations, de subversions.[5]

Même si, en 2004, la traductologie reconnaît – sans conteste, et ce, depuis au moins une quinzaine d'années – « la traduction comme un champ éminemment politique », c'est environ au même moment que l'éthique *qua* épistémè devient peu à peu centrale en traductologie, atteignant un point culminant en quelque sorte avec la publication en 2012, chez l'influent éditeur John Benjamins, de l'ouvrage *On Translator Ethics. Principles for Cross-Cultural Communication* d'Anthony Pym, version traduite et légèrement augmentée d'un ouvrage publié en français quinze ans plus tôt.[6] Qu'est-ce à dire, sinon que

[3] Ibid.
[4] Ibid.
[5] Ibid.
[6] Anthony Pym : *Pour une éthique du traducteur*, Arras : Artois Presses Université / Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa, 1997.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

l'éthique en tant que question de grand intérêt pour la traductologie est venue dans la foulée du tournant sociologique des années 2000, et que c'est cette question, avant toute chose, qui explique la place de choix qu'a réservée la traductologie à *Sur la traduction*, par rapport à tout ouvrage de Ricœur avant 2004, et malgré le « risque idéologique » que son contenu renferme de par son caractère apolitique. En d'autres termes, sans doute est-il normal que la pensée profonde d'un des grands philosophes du 20e siècle sur *la* question de l'heure en traductologie ait alors autant retenu l'attention. Réunis, le sujet (la traduction) et l'approche épistémologique (l'éthique) tombaient à point nommé. Comme le veut l'expression populaire anglaise, *the timing was perfect*.

De Ricœur à Adam à Borges

Quoi qu'il en soit, il est une idée qui, au-delà de tout, m'intéresse ici, moi qui ne suis en rien un spécialiste de Ricœur, soit la possibilité que ses travaux parus bien avant *Sur la traduction* puissent présenter un intérêt quant à la question du transfert linguistique (dans l'espace, disons géographique, et dans le temps). En fait, si Nouss laisse entendre dans sa recension critique de l'ouvrage que Ricœur avait « ponctuellement abordé » le sujet de la traduction, Jane Wilhelm, quant à elle, vient renforcer cette idée quelques années plus tard[7]: "Although translation was a central feature of his philosophy, it was not until his later years, following his theory of the text as a model of interpretation, that he touched upon the theme with increasing insistence." (2010 : 78). Sans minimiser l'apport de Ricœur à la traductologie en matière d'« éthique » il y a un peu plus de dix ans, j'aimerais proposer qu'on recule encore de vingt ans et quelque, soit à l'époque de la parution de son triptyque *Temps et récit*, plus spécifiquement au troisième volume publié en 1985 intitulé *Le temps raconté*, là où il a esquissé pour la première fois le concept d'« identité narrative », qu'il développera de façon plus étendue dans *Soi-même comme un autre* en 1990.

J'aimerais en fait m'attarder à ce concept d'« identité narrative » chez Ricœur et à son opportunité éventuelle pour l'analyse des traductions de ce que j'appellerai, faute d'une meilleure expression, les « récits identitaires »[8]. Et cela, même si Ricœur lui-même ne trace aucun lien, du moins manifeste, entre « identité narrative » et « traduction » dans ses ouvrages de 1985 et de 1990. À vrai dire, le lien entre les deux est nommément établi par le linguiste français Jean-Michel Adam dans *La linguistique textuelle : introduction à l'analyse textuelle des*

[7] Jane Wilhelm, "The paradigm of translation", in Said M. Shiyab (Editor-in-Chief) Marilyn Gaddis Rose, Juliane House and John Duval, *Globalization and Aspects of Translation*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2010, pp. 78-87.

[8] Par « récit identitaire », j'entends ici tout texte de fiction dont l'idée centrale est le développement de l'identité de son protagoniste principal. En ce sens, le texte peut bien entendu être autobiographique (narré, comme on dit communément, à la première personne), mais il n'est aucunement impératif qu'il le soit.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

discours (2005), bien qu'il ne se trouve dans cet ouvrage aucune référence directe au concept de Ricœur.[9]

L'usage exclusif (on y compte quatre occurrences) du concept apparaît à la toute fin de l'ouvrage d'Adam, dans un chapitre consacré à l'analyse de la traduction (une première, sauf erreur, pour le linguiste) de Roger Caillois du récit « El cautivo/Le Captif » (1957) du grand auteur argentin Jorge Luis Borges. En vérité, on ne saurait ignorer l'analogie certaine entre, d'une part, ce qu'il nomme « identité narrative » et la « conscience d'une identité du sujet dans le temps » évoquée pour parler du « poème en prose » comme genre chez Baudelaire, et, d'autre part, le commentaire suivant au sujet de la transformation identitaire que subit le protagoniste/référent (soit le Captif lui-même) : « Ce qui intéresse Borges, c'est cette identité narrative du personnage, qui tient à son être dans le temps. » L'histoire ou l'intrigue du « Captif » est simple, comme le sont en apparence la plupart des récits de Borges. *En apparence*, car si le texte prend d'abord l'allure d'une chronique plutôt banale, il s'avère en définitive un « conte métaphysique » (selon l'expression désormais célèbre de Caillois, qui voyait en Borges l'inventeur du genre) :

> [C]ontrairement à ce qui devrait caractériser le genre narratif de la chronique ou du fait divers, toutes les traces informatives et descriptives de localisation (dates) et même dans l'espace (lieu exact où se sont déroulés les événements) ont disparu ou sont devenues incertaines. Les précisions attendues concernant l'identité des personnes concernées (noms de personne) et le détail des événements manquent. En fait, au lieu d'un fait divers factuel, tiré d'une chronique, nous sommes en présence du prototype d'un de ces récits de rapt d'enfant de colons par les Indiens. […] En passant du singulier événementiel au général et même à une représentation prototypique d'actions et d'événements, ce texte change de statut et se rapproche non seulement de la littérature, mais de la poésie et cela aboutit à la mise en avant d'un questionnement qui ne serait pas au centre d'un récit factuel ordinaire.[10]

Le texte, qui fait a peine 200 mots, compte deux paragraphes, et 12 phrases au total : un premier paragraphe composé de dix phrases (ou périodes : P1 à P10 chez Adam, qui va jusqu'à subdiviser ces périodes en énoncés, au nombre de 36 : é1, é2a, é2b, … jusqu'à é12g) relate que, dans ce que le lecteur imaginera être l'Argentine du 19e siècle, un enfant est enlevé par des Indiens, puis des années plus tard, devenu homme, il retrouve ses parents; incapable de

[9] Tout au plus Adam écrit-il, dans un passage consacré à l'analyse structurelle d'un poème en prose de Charles Baudelaire : « C'est en raison de la très stricte mise en fable de cette conscience d'une identité du sujet dans le temps qu'avec Paul Ricœur nous pouvons identifier un tel poème comme profondément narratif. »

[10] Jean-Michel Adam, *La linguistique textuelle: introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin, 2011 (2005), p. 272.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

« vivre entre quatre murs » (son ancienne demeure), il quitte la maison pour « retrouver son désert ». Suit un court second paragraphe de deux phrases (ou périodes : P11 et P12 chez Adam), essentiellement consacré, non pas à ce qui est advenu du Captif, mais plutôt aux questions d'ordre métaphysique que se pose d'abord le narrateur, qui, comme le spécifie Adam, « prétend ne connaître l'histoire du 'Captif' que par médiation ».[11] Premièrement, dans l'avant-dernière phrase du court récit, en ce qui a trait aux sentiments du Captif en « cet instant vertigineux où le passé et le présent se confondirent » et « si le fils perdu renaquit et mourut en cette extase ». Puis, dans la dernière phrase, en ce qui a trait à la probabilité que le Captif ait instinctivement pu « reconnaître, ne fût-ce qu'à la manière d'un nouveau-né ou d'un chien, ses parents et sa maison ».[12] Voici comment Adam résume dans son « Plan du texte » :

> Le fait que le premier paragraphe soit une séquence complète donne le sentiment du récit complet d'un premier épisode à l'issue heureuse. Le manque initial semble comblé et la famille recomposée. La période narrativo-argumentative P11, qui ouvre, après un changement significatif de paragraphe, la deuxième partie, ramène, en quelque sorte, le récit à son triste point de départ : les parents et le fils sont de nouveau séparés. En éludant cette deuxième partie du récit, le narrateur souligne son manque d'intérêt pour les événements eux-mêmes. Ce qui l'intéresse est visiblement ailleurs.[13]

Ce qui intéresse d'abord le narrateur du TD a peu à voir en fait avec ce qui advient à l'enfant devenu « homme/Indien aux yeux bleus », ou aux parents. Même s'il n'y fait pas directement référence, Adam point vers ce que Hans Robert Jauss a jadis appelé l'« horizon d'attente du lecteur » :

> La voix narrative introduit ainsi une interrogation peu conforme aux attentes d'un lecteur de fait divers ou d'une chronique de l'Ouest. Un tel lecteur se demanderait probablement ce qu'est devenu l'Indien, comment ses parents ont réagi et ce qu'ils sont devenus après le départ de leur fils. Il ne se contenterait certainement pas de ce récit sans fin réelle et qui passe sur autant de détails pour se concentrer sur ce qui, en

[11] Id., p. 280. Adam précise davantage : « Les énoncés couverts par ce cadrage médiatif ne sont ni assertées sous l'autorité du locuteur-narrateur, ni prise en charge par lui. Cette médiation épistémique est confirmée par la parenthèse P4 : '(la chronique ne précise pas les circonstances et je ne veux pas inventer ce que je ne sais pas)'. À l'indication de la source médiatrice, ('la chronique…') viennent s'ajouter clairement des modalisations épistémiques […] qui soulignent le manque de savoir du narrateur. (ibid.). Puis, il ajoute enfin : « On voit donc que tout le récit est caractérisé, à la fois, par une incertitude et par un cadre médiatif continu qui ne change qu'à la dernière phrase » (p. 281), avec la répétition en P11 et P12 de "Yo querría saber" (ou « Moi je voudrais savoir »).

[12] Les passages entre guillemets ici sont tirés de la traduction de Caillois.

[13] Id., p. 279.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

revanche, intéresse le narrateur-poète-argentin : le vertige de l'identité, la place de l'homme dans le temps et la question de la mémoire.[14]

C'est cet intérêt du « narrateur-poète-argentin » notamment pour « le vertige de l'identité » et « la place de l'homme dans le temps » qui amènent donc Adam, sur le coup, à parler de « référent évolutif », mais aussi d'« identité narrative », qui « passe par les reprises du référent du personnage principal » (p.282), autant de transformations identitaires dont le Captif, en tant que référent linguistique, fait l'objet. Et le linguiste de conclure sur cet aspect central du « Captif » : « En effet, le personnage central subit, tout au long du récit, une série de changements dans la désignation de son identité. […] Le texte de Borges repose sur les transformations d'une identité dans le temps. » (ibid.)

Identité narrative et/en traduction

On peut l'apprécier d'emblée : de par le sujet même sur lequel « le texte de Borges repose », il est plutôt aisé d'y voir toutes sortes d'analogies possibles avec la traduction. Il suffit de reprendre l'affirmation d'Adam selon laquelle « le personnage central subit, tout au long du récit, une série de changements dans la désignation de son identité » pour comprendre à quel point toute critique d'une traduction de ce récit devra à son tour inévitablement reposer sur une analyse minutieuse des transformations (ou non) de type identitaire générées par l'acte traductif. Encore une fois, il n'est pas futile de l'affirmer : l'écriture de Borges, et ce texte-ci peut-être plus que tout autre, sied parfaitement au mode analytique qu'est la critique des traductions. Comme le mentionne Adam :

> Dans une conférence sur le temps, prononcée à Buenos Aires, Borges explicite ces questions d'identité, de temps et de mémoire qui sont au cœur de la narrativité : 'Nous disons : *La plante a poussé*. Nous ne voulons pas dire que cette plante s'est transformée en quelque chose de différent. Autrement dit: c'est l'idée de la permanence éphémère.[15]

C'est donc à travers le prisme de cette « idée de la permanence éphémère » que je souhaite engager ici la traduction et son traitement du concept d'« identité narrative »; en fait, proposer que la « permanence » qu'offre le texte de départ (« El cautivo ») devient « éphémère », dès lors qu'il fait l'objet d'une traduction, mais aussi proposer que celle-ci offre à son tour une « permanence » que la retraduction dont elle fera l'objet rendra à son tour « éphèmere », et ainsi de suite. En ce sens, il importe non pas de considérer le texte de départ et ses multiples traductions comme autant de versions différentes d'un même texte que comme autant de versions « éphémères » de la « permanence » de ce texte. Et comme on le constatera ci-dessous, cette notion

[14] Id., p. 281.
[15] Id., p. 283. Le passage cité par Adam est tiré de Jorge Luis Borges, *Conférences*, Paris : Gallimard, coll. Folio-Essais n° 2, 1985 (1980 et 1979), p. 215.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

borgésienne de « permanence éphémère » recoupe curieusement la pensée ricœurienne sur la question de l'« identité narrative ». Car comme l'affirme Gérôme Truc :

> L'apport principal de Ricœur dans *Soi-même comme un autre* réside avant tout dans la distinction qu'il établit entre *ipse* et *idem*, et dans l'utilisation qu'il fait de l'identité narrative comme médiateur entre ces deux dimensions de l'identité personnelle. La question de l'identité est celle de la permanence dans le temps de la personne. […] Le philosophe explique que la « mêmeté » (identité-*idem*) suppose une permanence dans le temps, s'oppose au différent, au changeant, au variable, tandis que l'« ipséité » (identité-*ipse*) n'implique rien de tel, et permet au contraire de poser d'autres modalités d'identité non identique. S'il est possible d'assimiler la mêmeté à l'identité sociale, l'ipséité désigne elle une part de pluralité et de diversité au cœur de l'identité personnelle irréductible à la seule identité sociale. C'est le récit biographique, qui doit, selon Ricœur, permettre d'articuler cette partie mouvante de l'identité à la mêmeté afin de la rendre constitutive de l'identité personnelle : « c'est dans le cadre de la théorie narrative que la dialectique concrète de l'ipséité et de la mêmeté […] atteint son plein épanouissement ».[16]

J'appliquerai donc, dans les pages qui restent, ces notions ricœuriennes (nommément celles de « mêmeté » et d'« ipséité ») à une autre traduction d'« El cautivo » que celle de Caillois (déjà réalisée par Adam et suivant, à mon avis, une approche nettement trop prescriptive), en partant de la notion d'« identité narrative » telle que discutée par Adam, pour l'étendre plus amplement au concept du même nom chez Ricœur. La traduction qui servira ici est celle de Norman Thomas di Giovanni, publiée en 1970, dans l'anthologie *The Aleph and Other Stories*, une des trois versions existantes d' « El cautivo » en anglais.[17] Le choix de la traduction de di Giovanni s'impose pour un certain nombre de raisons. D'abord, di Giovanni (et conséquemment sa traduction) demeure, à l'échelle mondiale, le plus reconnu des traducteurs de Borges (entre autres, parce qu'il a travaillé de près avec l'auteur et a contribué plus que toute personne à la notoriété de Borges à l'extérieur de l'Argentine, notamment aux États-Unis). Puis, sa version peut toujours être étudiée, contrairement à la traduction de Caillois (la seule qui existe en langue française encore à ce jour), en regard d'autres versions publiées dans la même langue. Enfin, le texte de di Giovanni permet selon moi, mieux que toute autre version (du moins en anglais ou en

[16] Gérôme Truc, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés : revue de sciences humaines*, 8, 2005 (http://traces.revues.org/2173?lang=fr; page consultée le 22 mai 2017). Le passage cité de Ricœur est tiré de *Soi comme un autre* (1990), p. 138.
[17] Les deux autres traductions sont celles de Mildred Boyer (1964) et d'Andrew Hurley (1999).

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

français) d'« El cautivo », d'etendre l'application due concept ricœurien d'« identité narrative » à des fins traductologiques.
Dans un texte où il précise en introduction que son « propos ne portera pas sur la manière dont les sciences sociales se réapproprient ce concept philosophique [d'identité narrative], mais concernera les conditions sous lesquelles un tel concept […] pourrait être appliqué dans certaines problématiques des sciences humaines et sociales »[18], voici comment Johann Michel présente les « trois composantes de l'identité personnelle » chez Ricœur :

> Ainsi Paul Ricœur repère-t-il trois modalités de la « permanence de soi-même » qui correspondent à autant de composantes de l'identité personnelle :
> - la première composante, qu'il appelle l'identité-*idem*, renvoie à la notion psycho-sociologique de *caractère*, c'est-à-dire l'ensemble des dispositions acquises par lesquelles on reconnaît une personne (individu ou groupe) comme étant la même – au point de parler justement de *traits* de caractère (composés à la fois des habitudes, des identifications à des normes, à des personnes, à des héros…)
> - la seconde composante, l'identité-*ipse*, est définie en termes éthiques comme *maintien de soi* par la parole donnée à autrui : « La tenue de la promesse paraît bien constituer un défi au temps, un déni du changement : quand même mon désir changerait, quand même je changerais d'opinion, d'inclinaison, 'je maintiendrais'. »
> - l'identité narrative représente la troisième composante de l'identité personnelle, laquelle se définit comme la capacité de la personne de mettre en récit de manière concordante les événements de son existence. Or, le fait est que, selon Paul Ricœur, la construction d'une telle identité n'est possible que par la fréquentation de récits d'histoire ou de fiction, en vertu d'un «double transfert» : d'une part, le transfert de la dialectique gouvernant le récit aux personnages eux-mêmes, d'autre part, le transfert de cette dialectique à l'identité personnelle.

J'aimerais opérer à ce moment-ci un transfert de la sorte afin de considérer les trois formes ou manifestations suivantes de ce que j'avoue candidement être une application des « composantes de l'identité personnelle » dont parle Michel à des fins proprement, voire exclusivement, traductologiques :

- premièrement, celle du texte en tant que « genre narratif » (plus spécifiquement, où la recherche traductologique s'intéressera à, comme le dit Adam, « ce qui devrait caractériser le genre narratif » (on pensera également aux

[18] Johann Michel, « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, tome 41, n° 125, 2003, pp. 125-142.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

traits de caractère évoqués par Michel) ou encore, au contraire, à ce qui fait, comme le dit Adam, qu'« un texte change de statut »);

- en deuxième lieu, celle du sujet qui fait l'objet de la narration (le « Captif » lui-même), qu'Adam appelle dans ce cas le « référent évolutif », ou une deuxième forme d'identité personnelle qui, tout en étant marquée par les transformations multiples que le temps lui fait subir, renvoie néanmoins à un *soi* qui se *maintient*; en d'autres termes, sans quoi il serait impossible dans un texte de fiction, par exemple, de faire comprendre à un lecteur que le narrateur parle toujours, malgré toutes les transformations imaginables, du même référent, d'UN seul référent ou personnage que le temps a beau avoir rendu à la limite méconnaissable);
- et celle que suppose l'acte de traduire en tant que tel, en tant bien entendu que transfert linguistique, mais aussi en tant qu'opération qui par définition suppose un certain décalage temporel (et qui, donc, de ce point de vue, suppose une transformation, peu en importe l'ampleur).

Plus spécifiquement, il importe de montrer que, dans ces trois cas, il y a transformation, mutabilité, par voie de la traduction, mais dans la continuité d'une perspective d'un certain « maintien de soi » (que les transformations générées par l'acte traductif soient d'ordre générico-textuel, narrativo-identitaire ou linguistico-temporel). D'abord, il convient de prendre acte de la transformation du genre littéraire opérée par la traduction; en ce sens, je me référerais ici à ce qu'Adam appelle la « généricité complexe » d'« El cautivo » de Borges, où le linguiste français écrit : « Le texte choisi relève moins de la nouvelle réaliste que de la fable poétique en prose. » Puis, il faut reconnaître la non-transformation du « Captif » assurée par la traduction (je me référerais ici à ce qu'Adam appelle « le référent évolutif », où il écrit, tel que vu ci-dessus : « [l]a question de l'identité narrative passe par les *reprises* du référent du personnage principal »)[19]. Enfin, il est utile de s'attarder à la transformation de la voix du narrateur opérée par la traduction; autrement dit, engendrée par la subjectivité du traducteur (je me référerais ici à ce qu'Adam appelle les « modalisations épistémiques » qui soulignent, comme l'explique entre autres la note 11 du présent article, le manque de savoir du narrateur.)

À dire vrai, je voudrais avancer l'hypothèse selon laquelle certaines de ces modalisations, en version traduite, sont le résultat de l'expression de la subjectivité du traducteur, où ce dernier, par la voix de son narrateur, investit le texte traduit de marques de nature affective, qui renforcent l'idée d'une « identification »[20] à la subjectivité des parents du « Captif ». Plus précisément,

[19] Adam, op. cit., p. XXX. C'est moi qui souligne.
[20] Au sens de « processus psychologique par lequel un individu A transporte sur un autre B, d'une manière continue plus ou moins durable, les sentiments qu'on éprouve ordinairement

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

cette identification prendrait dans ce cas-ci la forme d'une empathie du narrateur pour les parents du « Captif », empathie nettement plus marquée dans la traduction de di Giovanni que dans l'original, et qu'on associe souvent à l'expression idiomatique « se mettre à la place de l'autre/se mettre dans la peau de quelqu'un ».

Conclusion

Je reviendrai, en conclusion, à nos trois formes ou manifestations du concept d'« identité narrative » à des fins proprement traductologiques, notamment afin d'illustrer, en offrant quelques exemples[21], comment elles peuvent s'appliquer à l'étude critique de la traduction d'« El cautivo » de di Giovanni, mais plus encore comment elles pourraient en définitive conduire à une reconsidération de certaines notions, presque acquises, en traductologie.

Le premier exemple concerne la « généricité » chez Adam, qui sont ces traits caractéristiques d'un genre textuel, attendus, auxquels souscrirait une pluralité de lecteurs, en somme les caractéristiques propres à un récit qui fait qu'on l'associe d'emblée à tel genre (p. ex. la chronique ou le fait divers) plutôt qu'à tel autre (p. ex. la fable philosophique). En ce sens, on pourrait parler d'une identité presque discursive. À mon avis, ce principe vaut pour les deux genres abordés par Adam dans sa critique de la traduction française d'« El cautivo », soit la chronique (où le lecteur attend qu'on lui livre, souvent oralement plus que par la voie de l'écriture, le fil de certains événements menant au résultat d'un fait divers)[22] et la fable (dont les traits caractéristiques seraient aussi identifiables par une collectivité de lecteurs : discours poétique, leçon morale, etc.). D'ailleurs, il est intéressant de noter que Ricœur écrit :

> À cet égard, on pourrait dire que, dans l'échange des rôles entre l'histoire et la fiction, la composante historique du récit sur soi-même tire celui-ci du côté d'une chronique soumise aux mêmes vérifications documentaires que toute autre narration historique, tandis que la composante fictionnelle le tire du côté des variations imaginatives qui déstabilisent l'identité narrative.[23] (p. 358)

On a déjà vu ci-dessus, à la note 11, lorsqu'Adam fait référence au cadrage médiatif présent dans le court récit d' « El cautivo », que son narrateur

---

pour soi, au point de confondre ce qui arrive à B avec ce qui lui arrive à lui-même » (http://www.cnrtl.fr/definition/identification).

[21] En raison de l'espace qui m'est imparti ici, je dois me limiter à trois exemples (un pour chacune des trois manifestations du concept d'« identité narrative » parmi plus d'une vingtaine au total qu'il serait possible de présenter.

[22] En plus du fait que la chronique, comme genre textuel, a historiquement une « réelle présence » en Amérique latine, qui résulterait, à mon avis (et je m'aventure ici), de la méfiance saine à l'endroit des faits réels rapportés par les pouvoirs en place.

[23] Dans *Temps et récit III. Le temps raconté* de 1985, dans la section de l'ouvrage portant justement sur la notion d'« identité narrative », p. 19-20/92,

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

n'assume aucune responsabilité par rapport à ce qu'il rapporte, la « source médiatrice » du récit étant autre. D'ailleurs, Adam rappelle que le texte de Borges précise bien au moyen d'une parenthèse insérée au début de texte, plus précisément en P4, que : « *la crónica ha perdido las circunstancias y no quiero inventar lo que no sé* » (que Caillois a rendu littéralement par « la chronique a perdu les circonstances et je ne veux pas inventer ce que j'ignore »). Dans la traduction de Giovanni, cette parenthèse est rendue de la façon suivante : « *the circumstances of the search have not come down to us, and I do not want to invent what I don't know* ». Peut-être s'agit-il là de l'exemple qui illustre plus que tout autre la série de « modalisations épistémiques » du narrateur. Plus précisément, Borges emploie le terme « chronique » tout en laissant entendre qu'il ne peut s'agir d'une chronique aux faits vérifiables, tout simplement parce que le narrateur ne connaît rien des détails : c'est bien là une première indication dans le récit que, malgré certaines apparences génériques et malgré le fait que le narrateur utilise le terme « chronique » pour faire référence au genre textuel, il n'en est rien. Si, dans le texte de Borges et la version de Caillois, on peut dès lors faire valoir que le récit « change de statut » (le narrateur indique que le récit ne peut en fait être une « chronique » en raison de la perte d'information y associée), il n'en va pas de même dans la version de di Giovanni, qui concentre le contenu de la parenthèse autour de l'idée de la recherche (pour trouver l'enfant enlevé par les Indiens).

Le deuxième exemple concerne la question de la transformation identitaire du référent (le Captif), plus précisément l'usage des adjectifs possessifs s'y rapportant. Dans la version espagnole, les premières occurrences des termes *padres* (ou « parents ») ou *hijo* (ou « fils ») comprennent respectivement les déterminants *sus* (ou « ses ») et *su* (ou « leur »), mais ce sont là les seuls cas où Borges fait *concrètement* référence à la filiation qui unit les parents et l'enfant. À partir de la troisième phrase (ou P3), et ce jusqu'à la fin du texte, on ne trouve aucun adjectif possessif renvoyant à la situation initiale, c'est-à-dire aucune marque grammaticale qui lie *ces* parents à *cet* enfant *linguistiquement* devenu *el indio de ojos celestes* (ou « l'Indien aux yeux bleus »); le texte espagnol parle alors de *la lengua natal* (ou « la langue natale »), à deux reprises de *la casa*, et à deux reprises de *los padres* et *el hijo*. Bien que la grammaire espagnole permette une certaine flexibilité quant à l'usage des adjectifs possessifs (où un article défini peut implicitement rendre l'idée du lien d'appartenance), il est étonnant de constater que la traduction de di Giovanni remplace *systématiquement*[24] toutes les occurrences d'articles définis par des adjectifs possessifs, faisant en sorte que l'enfant *devenu* Indien conserve toujours un lien (de filiation) avec sa vie d'avant. Autrement dit, pour employer la terminologie d'Adam, on dirait que le *référent n'évolue pas,* ou *évolue moins*. Di Giovanni va même jusqu'à traduire, en P5, *la casa* par *his old home* (ou « sa vieille demeure ») et, à la toute fin du texte en P12, *los padres y la casa* par *his people and his home* (ou « les siens et sa demeure »).

[24] Dans la traduction de Caillois, ce phénomène est nettement moins observable.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

Le troisième exemple concerne la transformation que suppose tout acte de traduire, soit celle de la « voix narrative », du moins jusqu'à un certain point. En traductologie, on a souvent tendance, notamment depuis le tournant culturel, à opposer les notions d'« identité » et d'« altérité » (comme tant d'autres dichotomies qui parsèment le discours traductologique). Et l'on traite ces notions comme étant profondément immuables, comme si, entre les deux, il n'y avait qu'un vide, une zone étanche. En fait, j'aimerais opérer ici un certain rapprochement, encore une fin pour des fins proprement traductologiques, entre la notion de « voix narrative » (en m'inspirant de Theo Hermans[25]) et celle d'« identité narrative » chez Ricœur. Aussi, dans son article phare d'il y a une vingtaine d'années, Hermans aborde-t-il la question de ce qu'il appelle les *performative self-contradictions* propres à la voix discursive du traducteur, c'est-à-dire les passages dans untexte traduit où il devient clair pour le lecteur qu'il y a PLUS D'UNE voix prenant part à la narration. Cela, selon Hermans, peut se produire de trois façons :

- lorsque le traducteur doit fournir de l'information supplémentaire au lecteur ou, si l'on préfère, là où il est clair que le lecteur implicite de la traduction est différent du lecteur implicite de l'original;
- lorsque le texte renvoie à une forme d'autoréférentialité (comme dans les cas de jeux de mots ou de polysémie), à savoir là où l'accent est mis sur l'aspect formel/concret de la langue de l'original;
- et lorsque le lecteur d'une traduction doit se rappeler qu'il est train de lire une traduction, notamment dans le cas d'une référence directe à la langue de l'original; par exemple, dans les textes littéraires, cette allusion est souvent maintenue (en ce sens, on pourrait faire valoir qu'il s'agit d'une convention à laquelle le lecteur cible adhère); dans d'autres textes, la référence risque d'être remplacée par une référence propre à la langue cible ou simplement omise.

Dans le cas d'« El cautivo » et de la traduction de di Giovanni, on n'a qu'à penser à la première phrase du texte (P1), soit *En Junín o en Tapalqué refieren la historia*, que Caillois rend par « On raconte l'histoire à Junin ou à Tapalqué. » Chez di Giovanni, cette phrase devient *This story is told out in one of the old frontier towns - either Junín or Tapalquén*. Ce qui ressort d'une analyse comparée rapide de ces trois versions, ce sont bien évidemment les ajouts dans la version anglaise, mais de façon plus importante le fait que le narrateur, chez di Giovanni, en parlant de *frontiers towns* (ou « villes frontières » ou « villes pionnières » au sens de « colonies de peuplement »), se positionne hors de ces zones, dans un *centre* d'où ces villes sont nécessairement à la fois lointaines et étrangères. Il en va de même pour l'expression, dans le texte de Borges, *de tierra adentro* en P3, que Caillois a rendu par « de l'intérieur », par opposition à l'expression *from Indian territory* e di Giovanni qui laisse entendre, encore une fois, par la voix narrative du

[25] Theo Hermans, "The Translator's Voice in Translated Narrative", in Mona Baker (ed.), *Critical Readings in Translation Studies*, London, Routledge, 2009 [1997], pp. 193-212.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)

traducteur, que le narrateur dans ce cas-ci se situe forcément à l'extérieur de ce « territoire indien » qui est *autre*.

À la lumière de ces quelques exemples, j'avancerais alors l'hypothèse suivante : s'il semble impossible, depuis le tournant culturel, de penser l'« identité narrative » autrement qu'en associant le narrateur du texte traduit à la voix narrative d'une altérité, il convient peut-être tout autant de considérer cette voix narrative comme étant une identité personnelle que le temps a transformée. En ce sens, il faudrait alors envisager le retraducteur non pas strictement comme un *autre soi* (c'est-à-dire une altérité complètement distincte du premier traducteur ou des traducteurs précédents), mais également un *soi* que le temps a de nouveau transformé. Ce faisant, on serait mieux en mesure de comprendre, me semble-t-il, en quoi, contrairement aux idées ayant actuellement cours en traductologie – où l'on mise davantage sur la différence entre des textes que sur l'évolution les liant les uns aux autres –, les retraductions sont tout autant les différents moments d'un *même* texte que les *différents* moments d'un même texte.

Bibliographie

Adam, Jean-Michel (2011 [2005]) : *La linguistique textuelle: introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.

Borges, Jorge Luis (1973): *The Aleph and other stories, 1933-1969: together with commentaries and an autobiographical essay*, edited and translated by Norman Thomas di Giovanni in collaboration with the author, London, Pan Books Ltd., 1973.

Hermans, Theo (2009 [1997]): "The Translator's Voice in Translated Narrative", in Mona Baker (ed.), *Critical Readings in Translation Studies*, London, Routledge, pp. 193-212.

Michel, Johann (2003) : « Narrativité, narration, narratologie : du concept ricœurien d'identité narrative aux sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, tome 41, n° 125, pp. 125-142.

Nouss, Alexis (2004) : « Le problème de la traduction », *Spirale*, n° 197, p. 12.

Ricœur, Paul (1985) : *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil.

Ricœur, Paul (1990) : *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.

Truc, Gérôme (2005) : « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés : revue de sciences humaines*, 8, Disponible à l'adresse : http://traces.revues.org/2173?lang=fr

Wilhelm, Jane Elizabeth (2010): "The paradigm of translation", in Said M. Shiyab (Editor-in-Chief) Marilyn Gaddis Rose, Juliane House and John Duval, *Globalization and Aspects of Translation*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, pp. 78-87.

BDD-A26276 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:01:20 UTC)